

# Croisière

J. Vecsey

Le projet était né au fil de l'eau et de ses idées; plus il regardait le lac et plus le besoin de soleil, de solitude, de vagues se faisait pressant. Il adorait l'eau, lui qui accomplissait tout au long de l'année d'interminables longueurs en piscine.

Il avait préparé sa course, sa folle équipée, son grand départ. Sa check-list était longue, et pour ne rien laisser au hasard, ne pas omettre quelque détail, il notait tout ce à quoi il pouvait penser. Il se documentait au fil des revues spécialisées, rajoutait sans cesse des objets, du matériel, des vêtements, de la nourriture, tout ce dont il pouvait avoir besoin seul sur l'eau pendant quelques semaines.

C'est le grand jour, le départ vers le large, vers des eaux connues, à travers des étendues limitées par ces rives qu'il affectionne, la « petite » bleue est bordée par des montagnes aux versants familiers, aux reliefs sans surprise.

Il avait choisi le mois de juillet pour son départ, car les jours sont alors longs. Les vents sont pourtant imprévisibles, encore plus en plein été qu'au cours des premiers mois de l'année. Le froid ne serait sans doute pas au rendez-vous à ce moment-là, mais l'humidité et le vent s'additionnent et constituent un mélange redoutable: la fatigue et le mal de mer.

Pourtant, après un jour de navigation paisible, le calme régnait, et il semblait que rien ne pouvait troubler ce périple.

Notre navigateur lacustre possède un cordon ombilical, son téléphone portable.

Dès le premier jour, il appelle ses proches, parle avec Françoise, son épouse, Julien et Pauline, ses enfants. Il les fait rêver, leur contant les délices de cette journée, la douceur des lumières illuminant les côtes, le calme troublé seulement par telle barque de pêcheurs, ou par tel autre grand bateau de passagers; et puis, à la nuit tombante, les ombres des cimes se font plus mystérieuses, presque menaçantes, le silence est seulement brisé par le clapotis des flots caressant l'étrave du frêle navire.

Il se rapproche des côtes, jette l'ancre, et passe sa première nuit idyllique, et, parenthèse de son somme prudent de navigateur, compte les poussières d'or constellant la voûte céleste. Il règle sa montre pour le tirer régulièrement de son sommeil, émergeant de sa somnolence pour vérifier qu'il ne dérive pas, qu'aucun autre bateau ne risque de le heurter.

Les premières lueurs du jour le tirent définitivement des bras de Morphée, sa maîtresse du moment. Après de timides ablutions matinales, il décide, comme chaque fois qu'il part sur l'eau, de ne pas raser sa barbe. Ainsi, dans quelques jours, il ressemblerait à un Robinson hirsute, libre.

Il écoute la radio, qui ne lui apprend que les horreurs d'un monde déjà lointain, puis il entend la météo, annonçant cette fois, comme il s'y attend, que quelques orages violents risquent d'éclater, ça et là.

La matinée passe en ce lundi, le lac est désert; alors que les heures s'écoulent, rien ne peut laisser présager la suite houleuse de cette navigation.

Car l'après-midi, le vent forcit, le navigateur réduit la toile, les vagues grossissent, le ciel s'obscurcit, les flots prennent une teinte grisâtre, qui tient du vert et du noir; la pluie se met à tomber, alors, tant bien que mal, il revêt bottes et ciré, protections bien dérisoires.

Le bateau devient vite incontrôlable, la violence des éléments joue avec ce qui n'est plus qu'une coquille de noix.

Bientôt, le ciel se zèbre d'éclairs, la grêle se mêle à la pluie, le tonnerre martèle un rythme menaçant, le souffle de l'air devient incontrôlable, et très vite, le bateau se couche, projetant violemment notre marin contre la coque, puis l'éjectant sans ménagement et sans connaissance dans les flots.

Le navire se redresse, mais il n'y a plus personne à bord...

Au contact de la surface, l'homme reprend brusquement conscience, et lui, le nageur émérite, gagne sans peine la rive française du lac. Il sort de l'eau sans être vu de personne, il est vrai qu'un lundi ordinaire, dans le crachin, les promeneurs, témoins éventuels de la scène, sont rares.

Mais le nageur n'a pas quitté le navire les mains vides, il porte une ceinture étanche garnie de quelques centaines d'euros, qui vont lui être bien utiles au cours de ses aventures.

Une fois hissé sur la rive, il gagne sans difficulté la bourgade la plus proche, puis il investit quelques billets dans l'achat de vêtements et d'un titre de transport. Il prend tout d'abord un car, puis gagne le sud de la France en train. Parvenu à Marseille, il s'offre une nuit à la belle

Correspondance:  
Dr Julia Vecsey  
62, quai Gustave-Ador  
CH-1207 Genève

étoile, pour ne pas avoir à présenter des papiers d'identité inexistant dans un hôtel.

Pendant ce temps, dans la Cité de Calvin, on fait résonner en vain le téléphone portable du héros de l'histoire; l'orage a inquiété ses proches, mais leurs appels insistants restent sans réponse. Sur le bateau, on constate que le balcon avant est rompu. Quelques traces de sang maculent la filière avant. On entreprend une recherche effrénée dans tout le lac alentour, des plongeurs sont mis à contribution, mais rien n'y fait, on ne retrouve pas de corps.

Pendant ce temps, notre Robinson est déjà bien loin.

Sur le port de Marseille, moyennant finance, il n'éprouve aucune difficulté à se faire confectionner des papiers, au nom de Robert Martin.

Muni de sa nouvelle identité, il se présente pour être engagé comme matelot sur un cargo en partance pour l'Afrique. Ses compétences et son imagination le font apprécier de ses employeurs respectifs, mais auprès de ses collègues, il reste très discret sur sa vie. Il passe vite pour un grand solitaire, lui qui aime s'isoler, parlant peu, et s'il le fait, seulement dans sa barbe.

Il traverse la «Grande Bleue», et une fois arrivé à Alger, il continue son périple, toujours comme marin, sur divers navires. Il parvient à amasser quelque argent, et va de plus en plus loin, aux antipodes.

A Genève, les recherches restent bien sûr vaines, et après quelques jours, on déclare le Robinson disparu.

Sa veuve organise de dramatiques funérailles, tous le pleurent, lui le navigateur expérimenté qui a succombé aux éléments traîtres.

Devant cette disparition mystérieuse, la police entreprend des recherches sur le seul indice en sa possession, les traces de sang retrouvées sur le balcon du bateau. Nul ne s'étonne que l'ADN récupéré sur le navire ne corresponde à aucun code génétique connu dans les banques de données de criminels helvétiques.

Mais on constate au même moment une disparition curieuse: le père de la victime. Chacun suppose qu'il s'est donné la mort, se sachant condamné par une maladie sournoise, mais on n'a pas de trace de son corps, à lui non plus. Nul ne sait où le vieil homme, tel un éléphant digne qui s'éloigne du troupeau pour mourir seul, a choisi d'aller finir ses jours.

Or, ce que tous ignorent, c'est que le vieil homme, sachant sa fin proche, a rejoint son navigateur de fils à l'autre bout du lac pour sa

dernière traversée, à l'insu de tous. Il était donc à bord, lorsque les éléments se sont déchaînés. C'est lui, à bout de force dans la tempête, qui a été emporté par les eaux et les airs, brisant le balcon avant. En début d'après-midi, il avait vu avec un certain soulagement le ciel s'assombrir, tourner au vert, puis la tourmente agiter ce qui n'était plus qu'un frêle esquif...

Subconsciemment, c'est dans l'attente d'un événement décisif comme cette tornade que le vieil homme a embarqué, avec le secret espoir que cette sortie serait la dernière. Il voyait là l'occasion de mettre fin à ses jours, pour échapper à la déchéance et à la souffrance inéluctables.

Son fils l'a vu tomber de l'avant du bateau, se blessant dans sa chute; il a fait quelques manœuvres désespérées pour le récupérer, mais il n'a rien pu faire, car bien vite, il l'a perdu de vue, masqué par les éléments et englouti par les flots.

Une fois le calme apparent revenu, il hésite un instant à prévenir sa famille, il réfléchit à toute allure, réalise que le drame qui vient de se jouer peut servir ses plans: c'est alors, qu'il décide de quitter le bateau, prenant bien soin de laisser à bord ses papiers d'identité, à côté des gilets de sauvetage.

Il revêt la ceinture étanche contenant ses euros, et plonge dans le lac redevenu d'huile.

Quelques mois plus tard, on retrouve à Verbois, barrage incontournable du Rhône, un corps méconnaissable, dont la carte génétique a des similitudes avec l'empreinte retrouvée sur le bateau abandonné. Cela suffit pour prétendre que le cadavre retrouvé et le propriétaire ne font qu'un ...

Et on ne cherche plus, ni le fils ni son père mystérieusement disparus.

Revenons à Alger: de là, des fortunes diverses conduisent Robert Martin à travers mers et océans vers la destination qu'il avait en vue dès le départ: Tahiti.

Arrivé à Papeete, il ne séjourne que peu de temps dans la ville bruyante, et s'embarque bien vite sur le cargo l'«Aranui», en partance pour les Marquises.

Il retrouve avec plaisir la magie des îles de l'archipel qu'il connaît déjà (et qui l'attirent toujours), l'atmosphère paisible des immenses étendues et ses habitants «aimables» surtout.

Il avait juré à Bora, l'américaine rencontrée des années plus tôt, devenue son amie, sa confidente, sa maîtresse, l'amour de sa vie, que leur amour les réunirait dans ces îles magiques...

Robert raconte à Bora ses aventures préméditées et la manière utilisée pour échapper à la

banalité de sa vie. Maintenant réunis, ils ont l'intention de bâtir une nouvelle existence. Les retrouvailles sont discrètes mais intenses, et leur volonté de bonheur partagé les aide à renverser toutes les montagnes, à franchir toutes les mers.

Une fois débarqués sur un îlot paradisiaque, ils s'installent, font l'acquisition d'une charmante demeure, non loin du bord de mer. Elle enseigne l'anglais, et lui met ses connaissances techniques au service de la pêche, qui, ici comme ailleurs dans le monde, évolue avec les découvertes modernes. Après quelques années de vie harmonieuse, ils deviennent parents d'un garçon qu'ils prénomment Robinson.

Le temps s'écoule paisiblement, ils vivent des jours heureux, vieillissent au rythme des lunes et des saisons.

Tout au long de ces années, Robert a raconté à son fils l'Europe, son continent d'origine, mais il ne lui a pas dit tout son périple, ni ses véritables racines.

Cependant, arrivé au terme de son existence, sur son lit de mort, Robert Martin ne peut s'empêcher de parler avec son fils Robinson de sa terre natale, et c'est avec une certaine nostalgie qu'il évoque le «Petit» Léman et ses tempêtes mémorables et violentes.

Tout arrive; un jour, Robert meurt, et c'est avec émotion que Robinson répand les cendres de son père sur l'océan.

Peu avant sa mort, Robinson, devenu écrivain et romancier, avait mollement promis à son père qu'une fois il se rendrait à Genève pour connaître les origines de ses ancêtres. Sans enthousiasme, Robinson part pour l'Europe, par fidélité plus que par curiosité.

2020: En son temps, la folie isolationniste d'un certain Blocher avait rendu les contrôles ADN obligatoires pour toute personne désirant entrer en territoire helvétique. A la douane, on

recueille donc quelques gouttes de la salive de Robinson. On compare l'échantillon prélevé avec les éléments présents dans les banques de données suisses, et on a la surprise de voir que le fragment retenu a un rapport de descendance avec les traces présentes sur un autre échantillon: il s'agit des traces du sang prélevé sur un bateau en perdition sur le Léman, bien des années plus tôt.

Le mystère de la disparition du marin n'avait jamais été élucidé, et la découverte de ce lien familial possible entre le jeune homme et le propriétaire probable du bateau trouble la quiétude de certains dans la ville du bout du lac, mais aussi l'esprit de Robinson qui commence à entrevoir le destin de son père.

Robert, peu avant sa mort, lui avait parlé de son propre père, sans doute disparu dans les eaux troubles du Léman ...

Lorsqu'on avait pour la première fois fait un amalgame entre le corps retrouvé à Verbois et celui du navigateur disparu, on ne se doutait pas que vingt-cinq ans plus tard, la généalogie de cette famille serait exhumée, pour une autre génération encore.

Bien vite, Robinson comprend que la vie étriquée de la cité helvète n'est pas faite pour lui, et il retourne très rapidement vers l'archipel qui l'a vu naître. Il ne réclame rien d'un héritage dont l'ampleur ne l'intéresse d'ailleurs pas.

Une fois de retour dans les Iles, Robinson se plonge dans la rédaction d'un ouvrage sur les légendes tahitiennes.

Il évoque les esprits des morts, les tupapau, qui reviennent errer certains soirs.

Lui aussi, n'a-t-il pas entendu, la nuit dernière, les gémissements d'une voix familière, et les syllabes de son prénom chuchotées par une ombre croisée au détour d'un chemin? C'était l'âme de son père, qui lui souhaitait la bienvenue pour son retour en terre tahitienne.